

Plan pour un prochain "Joseph de Maistre et la Suisse"

Autor(en): **Delhorbe, Cécile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **48 (1940)**

Heft 6

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-37742>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Plan pour un prochain

« Joseph de Maistre et la Suisse »

Beaucoup d'études de détail sur la vie intellectuelle de la Suisse pendant la Révolution et l'Empire ont déjà paru, mais aucun historien de nos historiens, que je sache, n'a encore entrepris de l'envisager dans son ensemble. Cela s'explique en partie par la complexité du problème, la Suisse d'alors étant un puzzle à décourager des cœurs pourtant vaillants. On peut accuser aussi notre crainte nationale devant les hardiesses de la synthèse dont parle si justement William Martin ; enfin la répugnance que nous éprouvons encore à étudier scientifiquement une époque de dissensions intestines. Par un reste de ce patriotisme conformiste, volontiers bêlant, si souvent attaqué qu'il devrait avoir disparu à l'heure actuelle, nous avons encore de la peine à examiner avec calme les hommes et les idées dans les diverses régions de l'ancienne Suisse à son déclin. Nous nous encombrons de jugements de moralité anachronique qui faussent tout-à-fait notre coup d'œil, ou nous nous cramponnons aux faits, mais sans les interpréter avec l'ampleur nécessaire. Or l'histoire des faits, même si elle s'illustre de lettres et d'anecdotes inédites, ne suffit pas. D'autant plus que les faits que nous étudions le plus volontiers ne sont pas les plus significatifs de cette période si importante, où les circonstances avaient fait de la Suisse un des derniers bastions de l'anti-révolution en Europe, et même, par moments, sa citadelle principale. On dirait que notre terreur instinctive des idées générales nous pousse à éviter jusqu'aux faits qui pourraient les éclairer...

Ainsi beaucoup d'entre nous ont apporté de précieux renseignements de détail sur Coppet, sur la dame de Colombier, sur la vie de société des émigrés français, mais personne ne nous parle d'événements beaucoup plus importants pour l'histoire de la pensée en Suisse et en Europe que les amours et les brouilles de ces messieurs-dames. Par exemple ceux qui ont précédé ou qui expliquent l'éclosion en Suisse de ces quatre « idées politiques » quasi-simultanées qui se suivent ou se répondent : celle de Mallet-Dupan dans ses considérations sur la nature de la révolution en France et sur les causes qui en prolongent la durée¹ ; celle de M^{me} de Staël-Constant dans ses *Réflexions sur la Paix*² ; celles de Constant-Mme de Staël dans *De la Force du gouvernement actuel (en France) et de la nécessité de s'y rallier*³ ; enfin celle de Joseph de Maistre dans ses *Considérations sur la France*⁴. Sur Constant et Mme de Staël tous les faits, même de portée politique, sont connus, sinon interprétés comme il conviendrait ; sur le Genevois Mallet-Dupan il y aurait encore beaucoup à dire, mais dans cette esquisse trop brève que j'ai intitulée : Plan, que j'aurais pu baptiser aussi : Suggestions, je ne considérerai que ses rapports avec le Savoisien Joseph de Maistre, si mal éclairés encore.

L'importance du séjour de quatre ans que Maistre a fait à Lausanne, la plupart de ses biographes, disciples ou commentateurs l'ont sentie : il y fait son premier apprentissage d'un exil qui devait durer 24 ans, ses premières armes d'écrivain : c'est à Lausanne qu'il dépouille tout à fait sa première enveloppe de franc-maçon « modéré », de catholique « tolérant », qu'il endosse pour la première fois la robe du théoricien dogmatique, celle dont des admirateurs sommaires l'ont revêtu *ad eternum*. Mais, faute de bien comprendre la situation véritable des Savoisiens et des Suisses par rapport à la France d'ancien régime, les Français de France, les Parisiens si l'on veut, s'ex-

¹ Londres et Bruxelles (1793).

² *Réflexions sur la paix* adressées à M. Pitt et aux Français (Genève 1795).

³ Paris 1796.

⁴ Bâle 1797.

pliquent mal l'attitude de « Lausanne » et celle de Joseph de Maistre à l'égard de la Révolution de Paris. Quant aux historiens savoisiens, tels que F. Descotes et surtout M. F. Vermale à qui nous devons tant de renseignements inédits sur Maistre et sa famille, ils comprennent sans doute beaucoup mieux le cas de leur compatriote, mais — est-ce prudence, ou timidité vis-à-vis de Paris? — ils ne l'ont pas exposé avec la clarté nécessaire. C'est donc à nous à le faire ! Cela devrait nous être d'autant plus facile qu'entre Chambéry, Fribourg, Berne ou la Genève aristocratique d'alors les analogies abondent. C'est à nous de montrer que, quoi qu'en aient dit et peut-être cru les thuriféraires français de Maistre, la Révolution n'a pas été le premier grief contre Paris, ou plutôt contre Versailles, de ces petits centres de civilisation française hors de France ; rappeler les inquiétudes, et, pour la Savoie, les ravages que la politique intérieure et extérieure de Louis XIV y avaient causés ; ne pas oublier surtout que, si, après tant d'incidents franco-bernois ou catholico-protestants, en 1781 les gouvernements de Fribourg, Berne et Genève s'allient sans réserves à Versailles, avec l'approbation totale de Turin-Chambéry, c'est contre les idées nouvelles de certains de leurs sujets, mais sans que le passé en soit pour cela aboli... Amis et fidèles alliés de Louis XVI, les Bernois et les Savoisiens étaient prêts à résister à un nouveau Louis XIV ; or, des cendres de la monarchie française, il en renaissait justement un, la Révolution ! Qu'elle ait déchaîné aussi à Berne, Fribourg, Chambéry, une opposition idéologique et religieuse, c'est trop évident, mais on se trompe gravement en négligeant, dans les éléments de la lutte, la tradition nationale défensive de ces centres indépendants de culture française. Donc, puisque c'est Joseph de Maistre qui nous occupe, l'hostilité à la Première République qu'expriment les *Lettres d'un royaliste savoisien*, l'*Adresse du maire de Montagnole*, écrites par lui à Lausanne, reste partiellement inintelligible aux Français qui ne veulent pas faire l'effort de sortir de France. Comment demander cet effort, qu'un Taine, un Albert Sorel ont parfois exécuté avec tant de bonheur, aux « maistriens » français actuels ?

Tantôt c'est le fanatisme qui les aveugle, tantôt... mais écoutez plutôt quelques-unes des fantaisies géographiques et politiques de M. René Johannet, un des derniers biographes de Joseph de Maistre? ¹ : « Mme de Staël s'était installée... à Mézery, près du lac de Biemme, dans la principauté de Neuchâtel. » « Lausanne (que M. Johannet considère évidemment comme autonome en 1793 !), Lausanne, qui n'avait pas de frontière commune avec la France, se montra plus tolérante que Genève. » Mais il serait peu généreux de continuer à nous égayer aux dépens de M. René Johannet, et d'autant moins qu'il nous signale, sans doute sans le savoir, d'excellentes pistes. Certes, tous les renseignements qu'il donne demandent à être contrôlés, à moins qu'il ne les rapporte textuellement d'après M. Vermale ; mais nous le remercierons de nous avoir montré que l'historien suisse qui examinera de près l'activité littéraire et politique de Joseph de Maistre à Lausanne ne perdra certainement pas son temps.

Ce sera probablement dans sa vie littéraire et dans ses relations mondaines qu'on trouvera le moins à glaner. Maistre a collaboré au *Journal de Lausanne* que dirigeait alors la chanoinesse Polier. Il y a publié en 1794 une méditation très caractéristique, réimprimée par M. Baldensperger dans la *Revue de littérature comparée* de 1920. On pourrait peut-être retrouver dans le *Journal de Lausanne* d'autres morceaux de lui, ou encore relever dans les lettres de la chanoinesse et de ses amis des passages qui le concernent. Je doute qu'il y en ait beaucoup. Il n'est encore qu'un débutant-polémiste, un magistrat bavard, dont ces messieurs-dames, même s'ils l'aiment bien, ne songent pas à se parer comme d'un Gibbon ou d'une Staël... Justement Maistre, qui y est assez bien vu, s'en va assez souvent faire sa cour à Coppet ; mais comme tous les hôtes de Necker de 1739 à 1797 c'est pour y parler politique et non littérature !

Quant à l'activité politique de Maistre à Lausanne, elle a deux faces, l'une théorique, l'autre pratique. L'historien suisse verra

¹ *Joseph de Maistre*, Flammarion, 1932.

sans doute que l'influence de « Lausanne » n'est pas étrangère à la modération de l'attitude contre-révolutionnaire de Joseph de Maistre à ce moment-là. « Lausanne, second Coblentz », a dit M. Edouard Herriot. En fait Lausanne est un Coblentz beaucoup plus calme que l'autre, où l'on admire la sagesse de l'Angleterre et non les fureurs de la Russie. Maistre est anglophile à Lausanne et il y envisage avec bienveillance un rapprochement catholico-protestant contre l'ennemi commun, l'athéisme révolutionnaire ; tandis qu'à Petersbourg il deviendra presque anglophobe et décidément ultramontain. Ce n'est pas à Lausanne, c'est déjà à Chambéry qu'il a appris à considérer l'Angleterre comme « le pays le mieux gouverné qui soit au monde », mais c'est à Lausanne qu'il se fortifie dans cette idée-là, par l'influence du milieu, par la lecture de l'*Histoire des Révolutions d'Angleterre* de Hume dont les contre-révolutionnaires d'alors font leur bréviaire. Cependant si, à Coppet, ou chez Mme Huber-Alléon à Cour, chez les Cazenove d'Arlens ou Mme Charrière de Bavois, Maistre discute l'avenir de la Révolution et de la France, il n'y oublie jamais qu'il n'est pas Français, et qu'il n'aspire pas à le devenir comme Constant, ni même à vivre en France comme Mme de Staël. Sa politique pratique, c'est de combattre les armes et les idées révolutionnaires en Savoie pour rendre Chambéry à Victor-Amédée. Il se trouve donc l'allié naturel des contre-révolutionnaires non-Français que les sans-culottes ne menacent pas seulement dans leurs opinions mais dans leur nationalité. C'était à Mallet Dupan, le plus célèbre d'entre eux, que Maistre s'était tout naturellement adressé lorsqu'il s'était décidé à la lutte et à l'exil. Il lui doit et ses premiers succès de plume, et ses hautes relations politiques de Lausanne et de Berne : le bailli d'Erlach, le ministre d'Angleterre Wickham, les Necker eux-mêmes, et même sa réconciliation avec Turin où l'on pardonnait mal à Maistre son rôle antérieur dans la franc-maçonnerie chambérienne. Sans Mallet Dupan, *persona gratissima* à Turin, il est douteux que Maistre eût pu devenir à Lausanne le représentant officieux de Sa Majesté le roi de Sardaigne dans la colonie des émigrés

savoyards et l'agent le plus actif du contre-espionnage et de la propagande contre-révolutionnaire pour la Savoie occupée. C'est à cette activité, qu'il envisagera constamment en fonction de celle des contre-révolutionnaires suisses et du ministre d'Angleterre Wickham, leur bailleur de fonds à tous, que l'historien suisse s'attachera plus particulièrement ; mais je voudrais qu'il s'efforçât chemin faisant de projeter de nouvelles lumières sur les relations suisses de Mallet Dupan, négligées jusqu'à présent puisque ce ne sont guère que les historiens français qui se sont occupés de lui, et aussi sur les amitiés suisses de Wickham qui avait, on le sait, épousé une Genevoise.

Joseph de Maistre a pris part de Lausanne à deux complots au moins. Le premier, combiné avec un ami savoisien Maurice de Sales et le bailli bernois d'Erlach, a abouti à une attaque militaire austro-sarde contre les troupes de la Convention dans la Maurienne, la Tarentaise et le Faucigny du début d'août au milieu de septembre 1793. Six semaines d'espoirs immenses, de succès très minces qui se terminent par un échec total, Kellermann ayant repoussé les royalistes jusqu'aux frontières du Piémont à la fin de septembre. C'est de ce complot que j'ai parlé très brièvement à Radio-Lausanne en juin dernier ; ce qui m'a valu l'honneur d'être priée par M. Mottaz d'entretenir la *Revue historique vaudoise* de Joseph de Maistre à Lausanne. Mais il est bon de préciser que tout ce que je sais de ce complot je le dois à ce que les historiens savoisiens nous ont livré des archives de la famille de Sales, conservées au château de Thorens en Savoie. Explorées avec un enthousiasme parfois un peu imprudent par F. Descotes ¹, elles ont été plus récemment l'objet des études beaucoup plus patientes de M. F. Vermale ². Mais la contre-partie bernoise de ces révélations nous manque. A part les allusions des *Carnets* de Joseph de Maistre, et aussi celles qu'on découvre dans quelques-unes des diatribes de Frédéric-

¹ *Joseph de Maistre pendant la Révolution* (Tours, 1895).

² *Joseph de Maistre émigré* (Chambéry). Mémoires et documents publiés par la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie (1929).

César Laharpe contre les « infâmes olygarques », aucune autre trace de ce premier complot que dans les papiers du château de Thorens. Il importe pourtant à l'histoire suisse de savoir si le bailli Gabriel-Albert d'Erlach a vraiment donné aux émigrés de Savoie et aux envoyés de Turin l'appui moral et financier qu'ils disent, et autant encouragé les recruteurs piémontais en Valais, et si volontairement fermé les yeux sur la violation du passage neutre du Grand Saint-Bernard. Hélas ! Sur l'envers bernois du premier complot de Joseph de Maistre l'historien suisse devra peut-être renoncer à trouver des documents, si tous les papiers qu'on a dit ont bien été brûlés à Berne avant la reddition de 1798... Quand, à l'expiration de son mandat, à la fin de 1793, le bailli d'Erlach est remplacé à Lausanne par le bailli de Buren, la vie devient moins facile pour les conspirateurs, et Maistre est même convié à jurer de n'avoir jamais favorisé aucun enrôlement contre la France, faux serment qu'il semble avoir prêté avec la plus grande facilité ; mais l'éloignement du bailli d'Erlach ne l'empêche pas d'entreprendre son second complot. Celui-ci, qui se passe en 1795, nous est moins précisément connu jusqu'à présent ; nous savons pourtant qu'il ne se limitait plus à la Savoie, mais que le groupe de Joseph de Maistre, en relations étroites avec le général Perrin de Précý, qui avait commandé les révoltés de Lyon et s'était réfugié au Pays de Vaud après leur débâcle, ainsi qu'avec Imbert Colomès, l'ancien prévôt des marchands de Lyon, et avec d'autres émigrés rentrés chez eux après Thermidor, comptait sur une insurrection royaliste dans tout le sud-est et une bonne partie du centre de la France. Le projet échoua encore, les papiers d'un des conspirateurs ayant été saisis à la frontière suisse, mais Joseph de Maistre et ses amis n'en perdirent pas pour cela l'espoir d'une contre-révolution. Leur confiance dans les troupes de la Coalition avait beaucoup diminué, mais par leurs agents en France, qui sont ceux de Mallet Dupan, ils savaient que, de Lyon à la frontière suisse, les royalistes et les modérés gagnaient tous les jours du terrain ; ils croyaient que le temps travaillait pour eux, qu'il n'y aurait plus qu'à lui donner un ou deux coups de

main... Cependant, au printemps 1796, on apprend qu'en Italie un général sans-culotte, un jacobin renforcé se vante de remporter des victoires éclatantes... D'abord les bulletins de ce Bonaparte paraissent des galéjades, et les gens raisonnables refusent d'y ajouter foi ; mais il leur faut enfin tenir pour vraies « les malheureuses », les « terribles nouvelles d'Italie », comme dit Maistre. Elles lui enlèvent le goût et même, après la paix de Cherasco, la possibilité de conspirer en Suisse pour la Savoie ; mais elle affermissent sa conviction intuitive du rôle actif de la Providence dans les vicissitudes humaines. La Révolution et l'Empire seront désormais pour lui des manifestations des deux puissances dont les hommes ne sont que les instruments : la puissance de Satan, relative, passagère, celle de Dieu, absolue, éternelle. Cette conception avait été celle de Bossuet, et, avant Bossuet, celle des Pères de l'Eglise ; et M. Omodei dans *Un reazionario, il conte di Maistre*¹ rappelle que c'est aussi celle que Tolstoï a des guerres de Napoléon dans *Guerre et Paix*, et que Maistre était justement en Russie lors de l'invasion de la Grande Armée. Mais, comme dit avec raison M. Johannet, Maistre, quand il l'expose dans ses *Considérations sur la France*, la sort des livres, l'applique aux événements du jour, lui communiquant ainsi le dynamisme de la jeunesse.

Les *Considérations* elles-mêmes, qui paraissent peu de mois avant le départ de Lausanne, ne retiendront pas très longtemps l'historien de Joseph de Maistre en Suisse protestante, le providentialisme qui y est exposé étant essentiellement d'origine catholique. Il aura pourtant à souligner bien des remarques de détail que seul explique le séjour à Lausanne ; sans oublier ce fait capital que les *Considérations* sont destinées surtout à réfuter la brochure de propagande pour le statu quo républicain que venait de publier le Vaudois Benjamin Constant, ce *De la force du gouvernement actuel et de la nécessité de s'y rallier*, dont je parlais tout à l'heure. Dans sa réédition des *Considérations de Joseph de Maistre*, M. Johannet, d'ailleurs fort injuste ou

¹ Bari 1939.

incompréhensif pour Constant, a confronté très habilement les deux textes.

Mais que cet historien se dépêche ! Avec quel intérêt nous apprendrons les aventures en Suisse des recruteurs et des recrutés, des espions et des contre-espions. Son récit nous réserve même des moments de gaieté, car il rencontrera chemin faisant des personnages de comédie : des marquis déguisés en maquignons, un voiturier atrabilaire, des bien-pensants chimériques... même l'excellent Joseph de Maistre pourra parfois prêter à rire, jusqu'à ce que la gravité des événements, leurs conséquences, leur sens profond nous remette dans l'état de sérieux passionné où doit nous amener l'histoire... Et je voudrais enfin que notre historien nous persuadât du haut intérêt qu'il y aurait pour nous à mieux connaître l'histoire régionale de nos voisins. C'est aussi souvent à Chambéry ou à Thorens, et même à Besançon et Bourg-en-Bresse, qu'à Paris, que nous trouverons les clefs utiles à l'étude de notre histoire nationale.

Cécile DELHORBE.

A Nyon et à Genève en 1782¹

On sait que la république de Genève fut souvent agitée, au XVIII^e siècle par les luttes politiques. Comme dans la plupart des cantons suisses, un certain nombre de familles s'étaient insensiblement emparées de tous les pouvoirs au détriment de la bourgeoisie qui s'efforça de reconquérir sa part d'influence dans les affaires de l'Etat.

¹ J'ai retrouvé dans une ancienne enveloppe quelques lettres qui avaient été remises à mon prédécesseur, M. P. Maillefer, il y a une quarantaine d'années. Elles furent écrites à Nyon en 1782 par Cornilliat de St-Bonnet et adressées à Nicolas de Mulinen, membre du Conseil souverain à Berne. Elles sont surtout relatives aux affaires de Genève. Quoiqu'elles ne renferment pas de renseignements nouveaux importants, elles présentent cependant un certain intérêt. C'est à ce titre que je les publie ici. Eug. M.